

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les fleurs de table

Jacques Brault

Volume 26, Number 3 (153), June 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60394ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brault, J. (1984). Les fleurs de table. *Liberté*, 26(3), 116–121.

Ô SAISONS, Ô CHÂTEAUX

JACQUES BRAULT

LES FLEURS DE TABLE

Ah! je suis heureux, très chers, à le chanter infiniment et plus haut que le jour. Mais il paraît que parfois l'on doit taire son bonheur, ou tout au moins lui rabaisser le caquet, peut-être même le mettre sous le boisseau. Les temps sont durs; les mines longues et jaunes se portent à l'envie. Que faire, pour ne pas éclabousser les malheureux de mon allégresse? Vais-je me composer une figure de mauvaise rhétorique, me donner des allures de cierge funéraire? Comme toujours, bien sûr, je n'envisage que l'excès, je me jette à la folle dépense de mon être. C'est plus fort que moi; je n'ai rien d'autre à donner que la tendre et cocasse dilection qui m'empêche de tout à fait désespérer. Oui, quel parti prendre? Tenez, très chers, je vous fais une fleur; je vous révèle mon secret avant qu'il s'évente.

Tout a commencé un soir de septembre. Un agent immobilier m'appelle et sans préambule me demande: «Aimes-tu les fleurs?» Avant que j'aie pu rétorquer: «Monsieur, à qui le dites-vous?», le vendeur me décrit un jardin de rêve, un paradis d'horticulture, auprès duquel, certes, on a bâti une maison habitable, «mais t'as pas idée des couleurs, y en a, en veux-tu? en v'là!», etc. Il tombait mal, ce zèbre pas drôle, je

cherchais un coin de campagne, quelques arbres, beaucoup de ciel, une mesure (aucun touriste en vue) — et un potager. Un vrai, qui donnerait des légumes croquants et savoureux; peu importerait leur apparence, pourvu qu'ils ne soient pas chimifiés jusqu'à la graine. Il me tombait sur le système, ce triste coco, en me tutoyant comme un panneau publicitaire. Non, je n'aime pas le tutoiement incongru, intempes- tif, intoxicant, intolérable, invétééré, enfin-tout-ce- qu'on-voudra. La fausse familiarité, les privautés de convention m'horripilent; sous prétexte de s'aimer plus on se respecte moins. Ce n'est pas que je veuille m'arrondir dans la satisfaction d'être intact, inenta- mé. Ma naïveté ayant la vie dure, je me trouve désarmé, oublieux des mauvais coups, dès qu'on me touche au cœur.

J'ai fini par acheter un modeste abri entouré de fleurs. Quant au potager, sis en retrait comme il sied, il me sembla énorme. Le dilemme m'apparut par une nuit de pleine lune alors que tournant dans mon lit je retournais dans ma tête cette question hamlettienne: fleurs ou légumes? Le temps et l'énergie me manque- raient pour à la fois jouer les producteurs maraîchers et les amateurs de floralies. Comment choisir? L'«absente de tout bouquet», qui me rendait Mallar- mé abstrus, je la percevais sans équivoque, elle était une réalité palpable. J'essayais aussi de calmer mon trouble en me remémorant cette confidence sublime de Montaigne: «Je veux qu'on agisse et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut; et que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait». Mais mon côté poil-de-céleri l'emporta sur toute sagesse poétique et prosaïque. Je me fourvoyai dans mes songes et revis avec horreur la cabane que, plusieurs années aupara- vant, j'avais louée à un ancien colonel de l'armée française. Le jardinage ne souffre pas qu'on s'y prête; il faut qu'on s'y adonne. Le militaire contourna l'obstacle et le nivela prestement. Il étendit du gravier partout, jusque sur la moindre pousse de chiendent. Toute résistance étouffée, il pouvait tranquillement

consulter ses cartes d'état-major en prenant garde toutefois de ne pas dégringoler du balcon qui avait dû subir les bombardements d'une dizaine de guerres. Il y avait aussi la porte d'entrée qui ne s'ouvrait que par une double poussée du genou et de l'épaule, au prix d'ecchymoses et d'écorchures, mais ça, c'est une autre histoire et qui fleure la teinture d'iode. Revenons aux soucis de mon jardin.

Vous penserez, très chers, que je vous ai conté fleurette à rebours; méfiez-vous de la méfiance. D'autant que nous ne sommes pas au bout de mes peines. Donc, je bêchais, triturais le sol, je semais et plantais en tout sens, supputant les paniers de tomates, les cageots de laitue, les caissettes de haricots, et me découvrant une vigueur insoupçonnée, agricole pour tout dire, à la seule pensée des rations diététiques dont mon organisme allait bientôt profiter. Au milieu de cette extase laborieuse, j'entendis dans mon dos un toussotement d'une rare distinction. C'était ma voisine qui me venait souhaiter la bienvenue au pays. Anglofine jusqu'au bout des ongles, elle me tint, ni de trop près ni de trop loin, un discours, ni trop long ni trop court, sur la culture des fleurs, annuelles, bisannuelles, vivaces, grimpantes ou coureuses, bulbeuses ou herbacées. Je l'écoutais avec l'attention d'une légumineuse papilionacée mise à bouillir. La démonsse aux yeux pervenches conclut en laissant sous-sous-entendre que sans doute je pourrais concilier l'inconciliable en faisant pousser des choux-fleurs. Je souris au for de moi-même, plus jaune que fleur de concombre.

Ce qui me répugnait, c'était la perspective de ne produire que de l'utile. On commence par acquérir et on finit par s'emprisonner dans la conservation. On tient des comptes, on dresse des bilans. Les pertes et profits se quadrillent, on en a la tête carrée. La culture florale, de pur agrément, voilà ce qui me tentait. D'un autre côté, certains plaisirs de la table ne laissaient pas de m'attirer. L'ombre de Hamlet revenait me hanter sous le soleil de midi. N'y avait-il pas moyen de dilapider sans gaspiller? J'étais né fleur

du pavé; allais-je mourir légume de pleine terre? Ma tentatrice du voisinage m'avait suggéré une solution mitoyenne; certaines fleurs ne brillent pas que par leur inutilité. Les fines herbes et les plantes médicinales offrent à profusion de quoi adoucir les maux de la vie et exciter les papilles les plus blasées. La mauve, on s'en gargarise; la fleur d'aubépine calme les nerveux. La bourrache, qui se teinte d'un bleu unique, agrémente les salades. Le méchant panicaut, cousin du chardon, Rabelais ne conseille-t-il pas de s'en «frotter le cul, vrai moyen d'avoir au cul passion»? Hum... cette pensée mériterait qu'on la relève un peu. Recitons. «Le fait est que le baiser de la violette est fort tendre», affirme Mességué, grand connaisseur en ces matières.

Là-dessus s'amène une marmotte qui se dirige incontinent vers une bordure de pavots alpins. Le sans-gêne de cette voisine inconnue me laisse pantois. Elle dévore à belles dents tiges, feuilles et fleurs. Et que vois-je dans son œil impavide? Un *tu* que je ne saurais taire! Du coup, la tête me bourdonne, va m'éclater... douleur mémorable que j'endurai dans une civilisation antérieure, je me souviens sans crier gare de ces châteaux Renaissance dont la visite faillit me rendre fou. Les hommes du seizième siècle n'étaient pas grands. Le passage d'une pièce à l'autre se faisait par une porte dont le chambranle manquait, pour moi, de hauteur. Le fameux «big-bang» qui a dû enfanter notre planète, il a résonné je ne sais combien de fois dans ma pauvre cervelle. Heureusement, le guide à casquette (sans doute blindée) me donnait du «vous» à longueur de couloirs. Cette aristocratique politesse me permit de rassembler mes esprits en débandade et d'aller au proche restaurant me reconforter devant une confiture de rose. «Hé oui! patate! les fleurs, ça se mange», me dit l'autre œil de la marmotte qui travaille toujours du mâche-pétales.

Il m'aura fallu reparcourir un chemin jonché de bosses crâniennes pour me rendre à l'évidence. Les fleurs ne sont pas indignes d'une bonne cuisine. Fini de tergiverser, je vais couvrir le potager de massifs et

de plates-bandes, je vais combler bols et assiettes de pourpier au gratin, de fleurs de rhubarbe à l'étuvée, de beignets de fleurs d'acacias, de pâte de jasmin, j'arroserai le tout de sirop violet, j'aurai le teint fleuri du bien nourri, je compterai parmi la fine fleur de la gastronomie. J'ai réussi l'impossible: accorder le rendement et la gratuité, le plaisir et la nécessité. Il a raison, le philosophe, ce sont les sens qui rendent heureux, et non l'esprit spéculatif. Faisons table rase des théories fanées; cueillons, cueillons dès aujourd'hui les fleurs du palais et, de calices en corolles, vivons ce que vivent les pistils, l'espace d'une étamine.

Hélas, j'ai plus de souvenirs qu'un troupeau d'éléphants. L'un d'eux (souvenir, pas éléphant) refroidit mon enthousiasme. Une amie de longue date ne manquait pas, au temps que fleurissent les lilas, de s'inviter à sa dégustation préférée. J'avais préalablement disposé dans un grand vase les plus belles branches de lilas. Se frottant les mains d'aise, la prunelle épanouie, notre floriphage s'écriait d'entrée: «Ça va être un festin!» Suivait une moue à peine esquissée. «Je les préfère fraîchement cueillies.» Léger soupir. J'allais quérir le sécateur. Elle m'accompagnait sur la terrasse d'où il était facile de rejoindre l'arbuste. Je coupais une branche, la lui tendais. Et sans plus de façon, elle avalait les fleurs. Une branche n'attendait pas l'autre. Cette amatrice (nullement écrivaine) de brochettes fleuronées fit un jour une indigestion de fleurs de lilas, mal qui chez moi et dans le quartier répandit la terreur. Elle ne revint plus jamais.

Non, je ne sacrifierai plus les fleurs à quelque faux-semblant ou à une erreur d'emploi. Les fleurs sont pauvres et généreuses. Je les connais. Quand nous sommes seules à seul, elles me saluent par mon nom et ne s'autorisent pas de leur intention préférentielle ou de ma présence particulière pour me tutoyer. Elles disent «vous», et cette urbanité campagnarde nous réunit dans une gentillesse profonde, une amitié plurielle qui résulte d'une réciproque transfusion: elles s'humanisent, je me floralise. J'y trouve un

bonheur ineffable. Mon maître Jankélévitch concluait, sans ironie, qu'alors «l'ego est énucléé de son égoïté». Il y a dans cette formule d'apparence byzantine une audace de simplicité.

Ma mère l'éprouva une fois, cette innocence, une seule fois, dans sa vie. Mon frère et moi nous avions décidé, pour la fête de Pâques, de lui offrir une gerbe de jonquilles. Nous y avons sacrifié nos économies. Cette femme vieillissante, à qui l'existence ne laissa nul répit, nulle chance de faiblesse, faillit retomber en enfance. Elle commença par nous gronder, nous avions dépensé un argent durement gagné, puis elle pleura ouvertement, ce qui était pour nous un spectacle nouveau, déconcertant. Elle mit enfin les fleurs sur la table et de tout le repas ne dit mot. Elle n'avait d'yeux et de vie que pour ses jonquilles. Nous nous taisions. Lorsque mon père s'en fut lire son journal, ma mère nous embrassa, mon frère et moi, gauchement, presque en nous bousculant. J'étais bouleversé. Ses jonquilles la suivirent partout, jusqu'au lit. Quand elles furent, non pas flétries, mais séchées, cassantes, ma mère les enveloppa doucement dans un papier de soie et, refusant de les jeter aux ordures, les fit brûler dans la cour. Cet incident me bouleverse encore. Ma mère avait compris et, à son insu, m'avait enseigné le don à l'état pur. Se départir de soi. Se perdre en partie dans l'autre. Pas totalement, c'est illusion dangereuse, c'est façon subreptice de s'approprier l'autre.

J'aime inviter des fleurs à ma table. Leur fragile beauté me révèle un peu ce que fut au secret de son être une femme que longtemps j'ai crue fermée sur une amère déception. Elle n'était en vérité qu'innocence, elle faisait les choses ne sachant pas que c'était elle qui les faisait, ne sachant pas qu'elle était fleur bleue et fleur de passion, indiscernablement, et qu'elle était perdue pour elle-même, consumée comme le soleil, improductive comme le bonheur qui s'ignore et qui porte le visage archaïque de la bonté.